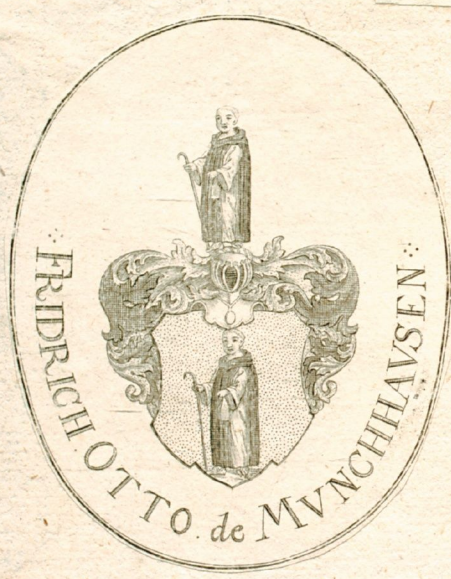




Beut



326.



Tripheigue de La
Ronde

de Saint-François



1/2



Tiphaigne de La Roche, Ch. Fr.

GIPHANTIE.

PREMIERE PARTIE,



A BABYLONE.

M. DCC. LX.

Verf.
M. - Fr. Tiphaigne de
La Roche
Barbier II 544



L58



T A B L E

DES CHAPITRES.

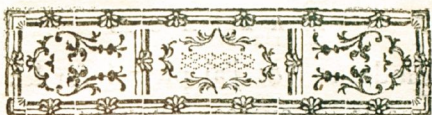
PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. <i>Préface.</i>	page 1
CH. II. <i>L'Ouragan.</i>	4
CH. III. <i>Belle-vue.</i>	11
CH. IV. <i>La Voix.</i>	16
CH. V. <i>Les Contre-sens.</i>	21
CH. VI. <i>Les Apparitions.</i>	32
CH. VII. <i>Les Surfaces.</i>	37
CH. VIII. <i>Le Globe.</i>	46
CH. IX. <i>Les Propos.</i>	51
CH. X. <i>Le Bonheur.</i>	62
CH. XI. <i>Le Pot-pourri.</i>	70
CH. XII. <i>Le Miroir.</i>	78

T A B L E.

CH. XIII. <i>L'Epreuve.</i>	87
CH. XIV. <i>Les Talents.</i>	101
CH. XV. <i>Le Goût du siècle.</i>	109
CH. XVI. <i>La Raisonneuse.</i>	113
CH. XVII. <i>Les Crocodiles.</i>	118
CH. XVIII. <i>La Tempête.</i>	128
CH. XIX. <i>La Galerie, ou la fortune du genre humain.</i>	137
CH. XX. <i>L'autre côté de la Galerie.</i>	158

GIPHANTIE.



GIPHANTIE.

CHAPITRE PREMIER.

P R É F A C E.

JAMAIS personne n'eut plus de goût que moi pour voyager. Ayant regardé toute la terre comme ma patrie, & tous les hommes comme mes frères, je me suis fait un devoir de parcourir ma patrie, & de visiter mes frères. J'ai marché sur les ruines de l'ancien monde; j'ai contemplé les monuments de l'orgueil

Partie I.

A

2 P R É F A C E.

moderne : & j'ai pleuré sur les uns & les autres, en voyant le temps qui dévore tout. J'ai souvent trouvé beaucoup d'extravagance parmi les nations qui passent pour les plus policées, & quelquefois beaucoup de raison parmi celles qui passent pour les plus sauvages. J'ai vu la vertu affermir de petits états, & le vice ébranler de grands empires, tandis qu'une politique imprudente s'attachoit à enrichir les peuples, sans s'occuper à les rendre vertueux.

Enfin, après avoir parcouru toute la terre, & visité toutes

les nations, je ne me suis point trouvé dédommagé de mes fatigues. Je viens de revoir les mémoires que j'avois dressés sur les différents peuples, leurs préjugés, leurs mœurs, leur politique, leurs loix, leur religion, leur histoire; & je les ai jettés au feu. C'est bien la peine, ai-je dit, de tenir registre de ces mélanges monstrueux d'humanité & de barbarie, de grandeur & de bassesse, de raison & de folie.

Le seul morceau que j'aie conservé, est celui que je publie. S'il n'a point d'autre mérite, il a sûrement celui d'être bien extraordinaire. A ij

CHAPITRE II.

L'OURAGAN.

J'ÉTOIS sur les frontières de la Guinée, du côté des déserts qui la terminent vers le nord ; & je considérois cette vaste solitude, dont l'image seule effraye l'ame la plus forte. Tout-à-coup il me prit le desir le plus ardent de pénétrer dans ces déserts, & de voir jusqu'ou la nature se refusoit aux hommes. Peut-être ; disois-je, y a-t-il au milieu de ces plaines brûlantes quelque canton fertile ignoré du reste de la terre ; peut-être y trouve-

rai-je des hommes, que le commerce des autres n'a ni polis, ni corrompus.

En vain je me représentai les dangers où m'exposoit une pareille entreprise, & même la mort presque certaine qui y étoit attachée; jamais cette idée ne put sortir de mon esprit. Un jour d'hiver (car c'étoit au temps de la canicule) le vent étant sud-ouest, le ciel couvert, & l'air tempéré, pourvu de quelques tablettes pour appaiser la faim & la soif, d'un masque de verre pour préserver les yeux des nuages de sable, & d'une bouffole

6 L'OURAGAN.

pour me guider, je sortis des frontières de la Guinée, & j'avancai dans les déserts.

Je marchai deux jours entiers sans rien voir d'extraordinaire : au commencement du troisième, je n'aperçus plus autour de moi que quelques arbrustes presque sans sève, & des touffes de jonc, dont la plupart étoient desséchées par l'ardeur du soleil. Ce sont les dernières productions que la nature tire de ces régions arides ; c'est là que s'arrête sa fécondité ; la vie n'a pu s'étendre plus loin dans ces affreuses solitudes.

Je continuai ma route : & j'avois à peine marché deux heures sur un terrain sablonneux , où l'œil ne trouve pour repos que des rochers épars , que le vent , devenu plus fort , commença d'agiter la superficie des sables. D'abord , ces sables ne firent que se jouer au pied des rochers , & former de petits flots qui se balançoient légèrement sur la plaine. Telles on voit des vagues naître & rouler avec aisance sur la surface des eaux , quand la mer commence à se froncer à l'approche d'une tempête. Bientôt ces flots grossirent , se heurtèrent , se brouil-

lèrent ; & j'essuyai le plus terrible des ouragans.

Souvent il se formoit des tourbillons qui rapprochoient les sables , les faisoient tourner rapidement , & les élevoient à perte de vue en sifflant horriblement. L'instant d'après, ces sables , abandonnés à eux-mêmes , retomboient en droite ligne , & formoient des montagnes. Des nuages de poussière se mêloient aux nuages de l'atmosphère ; le ciel & la terre sembloient se confondre. Quelquefois l'épaisseur des tourbillons me déroboit entièrement la lumière du jour : &

d'autres fois, des sables rouges & transparents éclatoient au loin ; l'air paroissoit enflammé, & le ciel sembloit se dissoudre en étincelles.

Cependant, tantôt élevé dans les airs par un coup de vent, & tantôt précipité par mon propre poids, je me trouvois quelquefois dans les nuages de poussière, & quelquefois dans des abîmes. A chaque instant, j'aurois dû être enseveli, ou brisé. On sçaura bientôt quel être bienfaisant veilloit à ma sureté.

Ce terrible ouragan cessa avec



TO L'OURAGAN.

le jour ; la nuit fut calme : &, la lassitude l'emportant sur la frayeur, je m'assoupis.



CHAPITRE III.

BELLE VUE.

LE soleil n'étoit pas encore levé, lorsque je m'éveillai : mais ses premiers rayons blanchissoient l'orient, & on commençoit à pouvoir discerner les objets. Le sommeil avoit réparé mes forces & calmé mes esprits : à mon réveil, le trouble rentra dans mon cœur, & l'image de la mort s'offrit de nouveau à mon ame allarmée.

J'étois sur un rocher élevé, d'où je pouvois découvrir les environs. Je jettai, en frémis-

fant, un coup d'œil sur cette
plage aride & sablonneuse, où
je croyois devoir trouver mon
tombeau. Quelle fut ma surprise,
quand, du côté du nord, j'apper-
çus une plaine unie, vaste &
féconde ! En un instant, je fran-
chis l'intervalle, souvent si long,
qui sépare la plus grande tristesse
de la plus grande joie; la nature
prit une nouvelle face pour moi;
& le coup d'œil affreux de tant
de rochers, jettés confusément
dans les fables, ne servit qu'à
rendre plus touchant & plus
agréable l'aspect de cette plaine
délicieuse où j'allois entrer. O
nature ! que tes distributions sont

admirables ! & que les scènes variées que tu nous offres sont sagement conduites !

Les plantes, qui croissent sur le bord de cette plaine, sont fort petites ; le terroir ne fournit pas encore assez de suc : mais , à mesure qu'on avance , la végétation se ranimé , & leur donne plus de volume & de hauteur. Bientôt on rencontre des arbrisseaux, sous lesquels on peut marcher à couvert : & l'on trouve enfin des arbres aussi anciens que la terre, qui élèvent leurs têtes jusqu'aux nues. Ainsi se forme un amphithéâtre immense qui se déploie

14 B E L L E V U E.

majestueusement aux yeux du voyageur, & lui annonce qu'une telle demeure n'est point faite pour des mortels.

Tout me parut nouveau dans cette terre inconnue; tout me jettoit dans l'étonnement. Des productions de la nature que mes yeux parcouroient avidement, aucune ne ressembloit à celles qu'on voit partout ailleurs. Arbres, plantes, insectes, reptiles, poissons, oiseaux, tout étoit d'une conformation extraordinaire, & en même temps élégante & variée à l'infini. Mais ce qui me causoit le plus d'ad-



miration , c'est qu'une sensibilité universelle , revêtue de toutes les formes imaginables , vivifioit les corps qui paroissent en être le moins susceptibles : jusqu'aux plantes, tout donnoit des marques de sentiment.

J'avançois lentement dans ce séjour enchanté. Une fraîcheur délicieuse tenoit mes sens ouverts à la volupté ; une odeur suave couloit dans mon sang avec l'air que je respirois ; mon cœur tressailloit avec une force inaccoutumée ; & la joie éclairoit mon ame dans ses plus sombres profondeurs.

CHAPITRE IV.**LA VOIX.**

UNE chose me surprenoit : je ne voyois point d'habitants dans ces jardins de délices. Je ne sçais combien d'idées m'agitoient l'esprit à cette occasion, lorsqu'une Voix vint frapper mes oreilles. Arrête, me dit-on : regarde fixement devant toi ; & vois celui qui t'a inspiré d'entreprendre le voyage périlleux que tu viens de faire. Tout ému, je regardai longtems sans rien voir : enfin j'apperçus une sorte de tache, une sorte d'ombre fixée dans l'air

à

à quelques pas de moi. Telle
 une eau trouble trompe l'espoir
 de la bergère qui vient la con-
 sultier, & ne lui rend qu'une
 image confuse de ses attraits. Je
 continuai de fixer des regards
 plus attentifs; & je crus discer-
 ner une forme humaine, & re-
 connoître une physionomie si
 douce & si prévenante, que, loin
 de m'effrayer, cette rencontre
 fut pour moi un nouveau motif
 de joie.

Je suis le préfet de cette isle,
 reprit l'ombre bienfaisante. Ton
 penchant pour la philosophie
 m'a prévenu en ta faveur : je

Partie I.

B

t'ai suivi dans la route que tu viens de faire: je t'ai défendu contre l'ouragan. Je veux maintenant te faire voir les raretés qui se trouvent ici; après quoi, j'aurai soin de te rendre à ta patrie.

Cette solitude qui t'enchanté s'élève au milieu d'une mer orageuse de fables mouvants; c'est une isle environnée de déserts inaccessibles, qu'aucun mortel ne sçauroit franchir sans un secours plus qu'humain. Son nom est GIPHANTIE. Elle fut donnée aux esprits élémentaires, un jour avant que le jardin d'Eden fût

assigné au père du genre humain. Non pas que ces esprits passent ici leur temps dans le repos & l'oisiveté. Que feriez-vous, foibles mortels, si, répandus dans l'air, dans l'eau, dans les entrailles de la terre, dans la sphère du feu, ils ne veilloient sans cesse à votre sûreté? Sans nos soins, les éléments déchaînés auroient, depuis longtemps, effacé jusqu'aux derniers vestiges du genre humain. Que ne pouvons-nous vous préserver entièrement de leurs efforts déréglés! Hélas! notre pouvoir ne s'étend pas si loin: nous ne pouvons vous mettre entièrement à couvert



des maux qui vous environnent :
nous empêchons seulement qu'ils
ne vous accablent. C'est ici
que les esprits élémentaires vien-
nent se reposer de leurs fatigues ;
c'est ici que se tiennent leurs as-
semblées , & que se concertent
les mesures les plus justes pour
l'administration des éléments.



CHAPITRE V.**LE CONTRE-SENS.**

DE tous les pays du monde, ajouta l'esprit élémentaire, Giphantie est le seul où la nature conserve encore son énergie primitive. Sans cesse elle y travaille à augmenter les nombreuses familles des végétaux & des animaux, & à donner de nouvelles espèces. Elle organise tout avec une admirable intelligence; mais elle ne réussit pas toujours à perpétuer tout. Le mécanisme de la propagation est le chef-d'œuvre de sa sagesse : quelquefois

elle le manque, & ses productions rentrent pour jamais dans le néant. Nous ménageons, avec toutes les précautions dont nous sommes capables, celles qui se trouvent assez parfaitement organisées pour pouvoir se reproduire; & dans la suite, nous avons soin de les distribuer sur la terre.

Un naturaliste s'étonne quelquefois de trouver des corps naturels, qu'aucun autre avant lui n'avoit remarqués : c'est que nous en avons pourvu la terre depuis peu, & c'est ce qu'il n'a garde de soupçonner.



Quelquefois aussi ces corps expatriés, ne trouvant point de climat qui leur soit parfaitement analogue, dépérissent insensiblement, & l'espèce vient à manquer. Telles sont ces productions dont parlent les anciens, & que les modernes se plaignent de ne trouver nulle part.

Telle espèce de plante subsiste encore, mais languit depuis plusieurs siècles, perd ses qualités, & trompe le médecin, qui tous les jours manque son objet. On accuse l'art; on ne sçait pas que c'est la faute de la nature.

J'ai actuellement une collection de nouveaux simples de la plus grande vertu : & j'en aurois déjà fait part aux hommes , si de fortes raisons ne m'eussent porté à différer.

Par exemple , j'ai une plante souveraine pour fixer l'esprit humain , & qui donneroit de la constance , même aux Babylo niens : mais , depuis cinquante ans que j'observe soigneusement Babylone , je n'ai pas trouvé un seul moment où les penchants , les usages , les mœurs , valussent la peine d'être fixés.

J'en ai une autre, admirable pour réprimer les faillies, quelquefois trop vives, de l'esprit d'invention : mais tu sçais combien aujourd'hui cet excès est rare : jamais on n'imagina moins. On croiroit que tout est dit, & qu'il ne reste plus qu'à donner aux choses le ton du siècle & un habit à la mode.

J'ai une racine qui, à coup sûr, adouciroit l'aigreur des gens de lettres qui se critiquent : mais j'observe que, sans leur acharnement à se déchirer, personne ne s'intéresseroit à leurs querelles. On aime à les voir avilir la litté-

rature, & se déshonorer mutuellement. Je laisse la malignité des lecteurs se faire un jeu de la malignité des auteurs.

Au surplus, ne t' imagine pas que la nature se repose en aucun lieu de la terre: elle travaille avec effort dans les espaces même infiniment petits, où l'œil ne sçauroit atteindre. A Giphantie, elle arrange la matière sur des plans extraordinaires, & tend sans cesse à donner du neuf: partout ailleurs elle repasse incessamment sur les mêmes traces & se répète sans fin, mais toujours en s'efforçant de porter ses ou-

vrages à un point de perfection où elle n'arrive jamais. Ces fleurs qui vous frappent si agréablement la vue, elle tend encore à les rendre plus éclatantes. Ces animaux qui vous semblent si adroits, elle tend encore à les rendre plus industrieux. L'homme enfin qui vous semble si fort au-dessus du reste, elle tend encore à le rendre plus parfait ; & c'est à quoi elle réussit le moins.

On diroit, en effet, que le genre humain fait tout ce qui dépend de lui pour rester bien au-dessous du degré où la nature veut l'élever ; & les plus heureux



ses dispositions qu'elle lui donne pour le bien, il ne manque presque jamais de les tourner au mal. A Babylone, par exemple, la nature a jetté dans les esprits un fonds d'agrément inépuisable. Son but étoit manifestement de former le peuple le plus aimable de la terre. Il étoit fait pour égayer la raison, extirper les épines dont les approches des sciences sont hérissées, adoucir l'austérité de la sagesse, &, s'il se peut, embellir la vertu. Tu le sçais: les graces qu'il auroit dû répandre sur ces objets, il les a détournées de leur destination; il en a revêtu la frivolité & le dé-



fordie. Entre les mains des Babylonienſ, le vice perd tout ce qu'il a de révoltant. Voyez, dans leurs manières, leurs diſcours, leurs écrits, avec quelle diſcrétion il ſe dévoile, avec quel art il intéreſſe, avec quelle adreſſe il ſ'inſinue : vous n'y avez pas encore penſé, & il ſ'eſt établi dans votre cœur. Celui même qui, par état, élève ſa voix pour le combattre, n'oſe le montrer dans toute ſa difformité : il ſe propoſeroit de l'excuſer, qu'il ne le peindroit pas avec plus de ménagement. Nulle part enfin le crime ne paroît moins crime qu'à Babylone. Juſqu'aux déno-

minations, tout est changé, tout est adouci. Les gens comme il faut, les honnêtes gens sont aujourd'hui des hommes à la mode, dont l'extérieur n'a rien que d'engageant, & l'intérieur rien que de corrompu: la bonne compagnie n'est point celle où se trouve le plus de gens vertueux, mais où l'on excelle à pallier le vice. Celui que les secouffes de la fortune ne peuvent ébranler, vous l'appelleriez esprit fort; & vous parleriez improprement: on ne nomme ainsi que celui qui brave la providence. A l'irréligion la plus complete on donne le nom de liberté de penser; au blas-



phême, celui de hardieffe ; aux excès les plus honteux, celui de galanterie. C'est ainsi qu'avec ce qu'il falloit pour devenir le modèle de toutes les nations, les Babyloniens (pour ne rien dire de plus fort) sont devenus des libertins de l'espèce la plus séduifante & la plus dangereuse.



dont la nature primitive est d'être (quant à leur substance matérielle) tout feu ou tout autre élément sans mélange. Cette dégradation a été quelquefois si loin, que, par la mixtion des différens éléments, ces esprits ont acquis assez de consistance pour être apperçus. Les hommes en ont vu dans le feu, & les ont appelés salamandres & cyclopes : ils en ont vu dans l'air, & les ont appelés sylphes, zéphyrs, aquilons : ils en ont vu dans l'eau, & les ont appelés nymphes, naïades, néréides, tritons : ils en ont vu dans les cavernes, les solitudes, les forêts, & les ont ap-

Partie I.

C

34 LES APPARITIONS.

pellés gnomes, sylvains, fau-
nes, satyres, &c.

De l'étonnement que ces ap-
paritions leur causèrent, les
hommes tombèrent dans la crain-
te, & de la crainte dans la su-
perstition. Ils élevèrent à ces
êtres, créés comme eux, des au-
tels, qui n'étoient dûs qu'au
créateur. Bientôt, leur imagina-
tion enchérissant sur ce qu'ils
avoient vu, ils se formèrent une
hiérarchie de divinités chimé-
riques. Le soleil leur parut un
char lumineux, qu'Apollon con-
duisoit dans les plaines célestes ;
le tonnerre, un trait de feu dont

LES APPARITIONS. 35

Jupiter menaçoit les têtes coupables ; la mer, un vaste empire où Neptune gourmandoit les flots ; les entrailles de la terre, un séjour ténébreux où Pluton donnoit des loix aux ombres pâles & craintives : en un mot, ils remplirent le monde de dieux & de déesses. La terre elle-même devint une divinité.

Dès que les esprits élémentaires s'aperçurent combien leurs apparitions étoient capables d'induire les hommes en erreur, ils prirent des mesures pour ne plus devenir visibles : ils imaginèrent une espèce de filtre, une sorte

Cij

36 LES APPARITIONS.

de filière, où de temps en temps
ils viennent déposer ce qu'ils
ont d'étranger à leur substance.
Depuis ce temps, jamais œil
mortel n'a vu la moindre trace
de ces esprits.



Dès que les esprits élémentaires
s'apparurent, comme nous l'avons
approuvés d'abord, ils furent
d'abord les hommes en terre, ils
prirent des formes pour se faire
devenir visibles : ils furent
une espèce de fils, une sorte



CHAPITRE VII.**LES SURFACES.**

CEPENDANT le préfet de Gi-
phantie avançoit, & je le suivois
tout étonné & tout pensif. En
fortant de l'épaisseur du bois,
nous nous trouvâmes en face
d'un petit coteau, au pied du-
quel s'élevoit une colonne
creuse, & grosse à proportion de
sa hauteur, qui alloit à plus de
cent pieds. Je vis sortir du haut
de cette colonne des vapeurs
assez semblables à ces exhalai-
sons que les chaleurs de l'été
élèvent de la terre en si grande

C iij

abondance, qu'elles deviennent sensibles. De la même colonne je voyois sortir & se disperser dans l'air certaines formes humaines, certains simulacres plus légers encore que les vapeurs qui les emportoient.

Voici, dit le préfet, la filière des esprits élémentaires. Cette colonne est remplie de quatre essences, dont chacune a été extraite de chaque élément. Les esprits s'y plongent; &, par une mécanique qu'il seroit trop long d'expliquer, y déposent toute substance étrangère. Ces simulacres, que tu vois sortir de la colonne, ne sont autre chose que

les dépouilles des esprits, c'est-à-dire, des surfaces très-minces qui les environnoient & tenoient à les rendre visibles. Ces dépouilles tiennent des différentes qualités des esprits qui excellent plus ou moins à certains égards, comme les physionomies tiennent des caractères des hommes qui varient à l'infini. Ainsi, il est des simulacres ou des surfaces de science, d'érudition, de prudence, de sagesse, &c.

Les hommes s'en revêtent souvent, & ce font comme des masques qui les font paroître tout autres qu'ils ne sont. De-là vient

que vous trouvez à chaque pas l'apparence de tous les biens, de toutes les qualités, de toutes les vertus, quoique vous n'en trouviez le fonds presque nulle part.

En A Babylone surtout, les simulacres sont singulièrement en estime : tout y vise à l'apparence. Un Babylonien aimeroit mieux n'être rien & paroître tout, que d'être tout & ne paroître rien. Aussi vous ne voyez que surfaces de toutes parts, & dans tous les genres.

Surface de modestie ; la seule chose qui soit nécessaire à une

Babylonienne : on l'appelle dé-
cence.

Surface d'amitié, au moyen de
laquelle Babylone ne semble ha-
bitée que par une seule famille.
L'amitié est comme un lien très-
fort, formé d'un assemblage de
filets très-foibles. Un Babylo-
nien ne tient à personne par le
lien ; mais il tient à chacun de
ses concitoyens par un filet.

Surface de piété , autrefois
fort en usage & d'une grande in-
fluence , aujourd'hui totalement
en discredit. Elle donne aux
gens un certain air gothique, tout-

à-fait risible aux yeux des modernes. On ne la trouve plus que chez un petit nombre de personnes attachées à de vieux dévots, & chez une classe de gens qui, par état, ne peuvent s'en dépouiller, quelque desir qu'ils en aient.

Surface d'opulence ; l'une des choses qui frappe le plus à Babylone. Voyez, dans les temples, dans les assemblées, aux promenades, cet air d'aisance, ces pères de famille si étoffés, ces femmes si parées, ces enfants si élégants, si vifs, & qui promettent tant d'être un jour aussi frivo-

les que leurs pères : suivez-les chez eux ; des meubles du meilleur goût, des appartements commodes , des maisons qui semblent de petits palais , tout continue de vous anoncer l'opulence. Mais n'allez pas plus loin ; si vous approfondissez, vous trouverez des familles dans la détresse , & des cœurs pleins de foudri.

Surface de probité , à l'usage des politiques & de ceux qui se mêlent de gouverner les autres. Ces grands hommes ne peuvent pas être aussi honnêtes gens que le petit peuple ; ils ont certaines

maximes dont ils croient essentiel de ne jamais s'écarter, & dont il n'est pas moins essentiel qu'ils paroissent extrêmement éloignés.

Surface de patriotisme, dont il ya longtemps que le fonds s'est évanoui. Il faut bien distinguer, dans la conduite des Babyloniens, la théorie de la pratique. La théorie roule toute entière sur le patriotisme. Bien public, intérêt de la nation, gloire du nom Babylonien, propos de théorie que tout cela. La pratique a pour pivot l'intérêt personnel. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à

cet égard les Babyloniens ont été longtemps dupes les uns des autres. Chacun sentoit bien que la patrie le touchoit peu : mais il en entendoit parler si souvent & si affectueusement aux autres, qu'il se persuadoit qu'il existoit encore de vrais patriotes. Maintenant ils ouvrent les yeux, & voient que tous se valent bien.



CHAPITRE VIII.**L E G L O B E.**

TEL est le sort des esprits élémentaires, continua le préfet de Giphantie. A peine sortis de la colomne probatique où ils sont purifiés, ils retournent à leurs travaux ordinaires: &, pour voir où leur présence est le plus nécessaire, & où les hommes ont le plus besoin de leurs secours, au sortir de la colomne, ils montent sur ce coteau. Là, par un mécanisme auquel toute l'intelligence des esprits eut peine à suffire, on voit & l'on entend

ce qui se passe dans toutes les contrées du monde. Tu vas t'en assurer par toi-même.

De chaque côté de la colonne; est un grand escalier de plus de deux cent degrés, qui conduit à la cime du coteau. Nous montâmes; & nous étions à peine au milieu, lorsque mes oreilles furent frappées d'un bourdonnement importun, qui augmentoit à mesure que nous avancions. Parvenu à une plate-forme qui termine le coteau, la première chose qui fixa mes yeux, fut un Globe d'un diamètre considérable. De ce Globe, procédoit le

bruit que j'entendois. De loïn, c'étoit un bourdonnement; de près, c'étoit un effroyable tintamarre, formé d'un assemblage confus de cris de joie, de cris de désespoir, de cris de frayeur, de plaintes, de chants, de murmures, d'acclamations, de ris, de gémissements, de tout ce qui annonce l'abattement immodéré & la joie folle des hommes.

De petits canaux imperceptibles, reprit le préfet, viennent, de chaque point de la superficie de la terre, aboutir à ce Globe. Son intérieur est organisé de manière que l'émotion de l'air
qui

qui se propage par les tuyaux imperceptibles, & s'affoiblit à la longue, reprend de l'énergie à l'entrée du Globe, & redevient sensible. De-là, ces bruits, ce tintamarre, ce chaos. Mais à quoi serviroient ces sons confus, si l'on n'avoit pas trouvé le moyen de les discerner? Vois l'image de la terre peinte sur ce Globe; ces isles, ces continents, ces mers qui embrassent, lient & séparent tout. Reconnois-tu l'Europe; cette partie de la terre qui a causé tant de malheurs aux trois autres? l'Afrique brûlante, où les arts & les besoins qui les suivent n'ont jamais pénétré?

Partie I.

D

l'Asie, dont le luxe, en passant chez les nations Européennes, a fait tant de bien, selon les uns, & tant de mal, selon les autres? l'Amérique, encore teinte du sang de ses malheureux habitants, que des hommes d'une religion pleine de douceur sont venus convertir & égorger? Remarque tel point de ce Globe qu'il te plaira: En y posant la pointe de la baguette que je te mets aux mains, & portant l'autre extrémité à ton oreille, tu vas entendre distinctement tout ce qui se dit dans l'endroit correspondant de la terre.

52

CHAPITRE IX.

LES PROPOS.

SURPRIS de ce prodige , je mis la pointe de la baguette sur Babylone ; je prêtai l'oreille , & j'entendis ce qui suit

» Puisque vous me consultez
» sur cet écrit , je vous en dirai
» naïvement mon avis. Je le
» trouve sage , & de beaucoup
» trop. Quoi ! pas un mot con-
» tre le gouvernement , contre
» les mœurs , contre la religion !
» Qui vous lira ? Si vous sçaviez
» combien on est las d'histoire ,

D ij

de morale, de philosophie, de
vers, de prose, de tout !
Tout le monde s'est mis à écri-
re ; & vous trouverez plus ai-
sément un auteur qu'un lec-
teur. Comment percer la fou-
le ? Comment s'attirer l'atten-
tion, si ce n'est par ces traits
lancés, à propos ou non, contre
les gens en place ; par ces dé-
bauches d'imagination propres
à réveiller le goût des plaisirs,
que l'abus a émouffé ; par ces
petits arguments qui, maniés
& remaniés en mille manières,
plaisent toujours, parce qu'ils
attaquent ce que nous crai-
gnons ? Voilà, selon moi,

l'unique route qui s'offre à un
écrivain qui a quelques prétentions à la renommée. Voyez nos philosophes : quand ils réfléchissent sur la nature de l'ame, par exemple, ils tombent dans un doute dont toute leur raison ne scauroit les faire sortir. Viennent-ils à écrire ? ils tranchent la difficulté, & l'ame est mortelle. S'ils le disent ainsi, ce n'est pas qu'ils en soient intérieurement persuadés ; c'est qu'ils veulent écrire, & écrire des choses qui se fassent lire. Encore, si vous vous étiez fait quelques partisans ; si vous étiez de quelqu'une de ces

» cotteries, où l'encensoir passe
 » de main en main, & où cha-
 » cun, à son tour, est l'idole !
 » Mais non ; vous êtes, au milieu
 » des cabales littéraires, comme
 » un théologien qui prétendrait
 » n'être ni janséniste, ni moli-
 » niste. Qui voulez-vous qui se
 » charge de vos intérêts ? Qui
 » vous prônera ? Qui accou-
 » tumera les yeux à voir votre
 » nom parmi ceux que nous res-
 » pectons ?

» J'appuyai la pointe de la ba-
 » guette une demie-ligne plus bas ;
 » & j'entendis probablement un
 » partisan qui jettoit ses calculs sur
 » le peuple.



» N'est-il pas vrai, disoit-il ;
» que , dans le besoin de l'état ,
» chacun doit contribuer à pro-
» portion de son bien, déduc-
» tion faite des dépenses qu'il est
» tenu de faire ? N'est-il pas vrai
» encore qu'un très-petit hom-
» me dépense moins en habil-
» lements qu'un autre de très-
» grande taille ? N'est-il pas vrai,
» enfin , que cette différence de
» dépense est très-considérable ,
» puisqu'il faut aujourd'hui des
» habits d'été , des habits d'hi-
» ver , des habits de printemps ,
» des habits d'automne , des ha-
» bits de campagne , des habits
» de chasse , & je ne sçais com-

» bien d'autres ? On en auroit
» aussi du matin & du soir ; mais
» on ne connoît point de matin
» à Babylone. Je voudrois donc
» que, la toise à la main, on fît
» contribuer les sujets de Sa
» Majesté ; & que chacun payât
» en raison renversée de sa hau-
» teur Autre considération
» du même poids. On a parlé de
» de mettre un impôt sur les cé-
» libataires ; on n'y pensoit pas.
» C'est chez ceux qui sont assez
» riches pour se marier, & sur-tout
» chez ceux d'entr'eux qui sont
» assez riches pour s'exposer à
» avoir des enfants, qu'il faut cher-
» cher de l'argent. Ainsi, il faut

55 droit taxer les pères de famille
 56 en raison composée du montant
 57 de leur capitation & du nom-
 58 bre de leurs enfants. J'ai dans
 59 mon porte-feuille je ne sçais
 60 combien de projets qui valent
 61 ceux-là, & que j'ai imaginés
 62 le plus heureusement du mon-
 63 de. Chacun a son talent; voilà
 64 le mien: & l'on sçait combien
 65 il est à priser aujourd'hui.

A peu de distance, un gram-
 mairien faisoit ses observations.
 66 On parle trois langues à Baby-
 67 lone, disoit-il; celle du petit
 68 peuple, celle du petit-maître,
 69 celle des honnêtes gens. La



» première sert à dire, d'une ma-
» nière dégoûtante, des choses
» qui révoltent. Avec tout le
» discernement dont ils se flat-
» tent, des auteurs ont écrit en
» cette langue; & les Babylo-
» niens, avec toute leur délica-
» tesse, les ont lus avidement.
» La seconde est formée de cer-
» tains tissus de mots imaginés
» pour suppléer aux choses. Vous
» parlerez ce langage un jour en-
» tier; &, à la fin, il se trouvera
» que vous n'aurez rien dit. Pour
» bien entrer dans le caractère
» de l'idiôme, il est essentiel de
» déraisonner sans cesse, & de
» s'éloigner le plus qu'il est pos-

» sible du sens commun. La troi-
 » sième manque de certaine pré-
 » cision, de certaine force, de
 » certaines graces ; mais elle est
 » susceptible d'une élégance &
 » d'une netteté singulières. Elle
 » ne fournira peut-être pas assez
 » aux emportemens du poëte,
 » ni aux fougues du musicien :
 » mais elle se prêtera avec une
 » facilité admirable à toutes les
 » idées de celui qui observe,
 » compare, discute & cherche
 » la vérité. Sans doute, c'est la
 » langue la plus propre à parler
 » raison ; & c'est, malheureuse-
 » ment, à quoi elle est le moins
 » employée «.



Je crus entendre une femme à
 quelques pas de-là ; j'y portai la
 baguette : » Je vous avoue , di-
 » soit-elle , que j'aime ce roman
 » à la folie : il est écrit on ne
 » peut mieux. Pourtant , cette
 » Julie , qui se défend pendant
 » trois volumes , & ne se rend
 » qu'à la fin du quatrième , jette
 » sur l'intrigue un peu trop de
 » langueur. Aussi le vicomte
 » avance-t-il si peu ses affaires, que
 » c'est pitié. Il prélude par tant
 » de petits soins , il emploie
 » tant de temps en protestations,
 » il presse sa conquête avec tant
 » de ménagement , que moi , qui
 » ne suis pas des plus vives , if

∞ m'a cent fois impatientée.
∞ Affurement, l'auteur ne con-
∞ noît pas assez les mœurs de la
∞ tion etc.



CHAPITRE X.

LE BONHEUR.

LE hazard voulut que la pointe de ma baguette tombât sur une assemblée où l'on parloit du Bonheur. Chacun disoit son avis; & je recueillis les voix.

» On a enfin démasqué cette
» superbe colonnade, disoit-on;
» on pense à dégager ce grand
» & beau portail offusqué par de
» petites & vilaines maisons;
» on se repent d'avoir bâti sous
» terre pour orner une place: le
» goût se rétablit, les beaux arts

vont fleurir : dans peu Baby-
 lone annoncera la magnificen-
 ce du monarque , & le bon-
 heur de son peuple Il est
 bien question de périfiles , de
 belles places & de grandes vil-
 les , pour rendre un peuple heu-
 reux : il faut l'enrichir. Il faut
 exciter l'industrie , encourager
 la culture des terres , multi-
 plier les manufactures , & faire
 fleurir le commerce : sans quoi,
 tout le reste n'est rien So-
 tifes ! Je l'ai dit plus d'une fois,
 & je le répète : Si nous voulons
 être heureux , il faut revenir
 à la simple nature , se répandre
 dans les forets , habiter les ca-



64 LE BONHEUR.

» vernes, & rejoindre nos anciens
» alliés & amis, les animaux des
» champs..... Je ne sçais pas en
» quoi consiste le bonheur des
» peuples ; mais je crois que le
» bonheur des particuliers con-
» siste dans la santé du corps &
» la tranquillité de l'esprit.....
» Non pas assurément. La santé
» ne fait aucune impression vi-
» ve, & la tranquillité vous en-
» nuie. Pour être heureux, il
» faut jouir d'une grande renom-
» mée ; car, à chaque instant ;
» votre oreille est chatouillée par
» des éloges.... Oui : mais aussi
» à chaque instant elle est déchi-
» rée par des critiques, parce
» qu'on

23 qu'on ne peut plaire à tout le
 23 monde. Mon avis est qu'on est
 23 heureux à proportion de son
 23 autorité & de son pouvoir :
 23 car on peut se satisfaire dans
 23 la même proportion Oui :
 23 mais , dès-lors , on manque de
 23 cet empressement qui met le
 23 prix aux choses : il suffit de
 23 pouvoir tout , pour ne se sou-
 23 cier de rien. Je crois, moi, que,
 23 pour être heureux , il faut mé-
 23 priser tout : c'est le moyen d'é-
 23 viter quelque espèce de cha-
 23 grin que ce puisse être Et
 23 moi , je crois qu'il faut s'inté-
 23 resser à tout : c'est le moyen
 23 de prendre part à quelque su-

Partie I.

E

« jet de joie que ce soit Et
« moi, je crois qu'il faut être in-
« différent sur tout : c'est le
« moyen de jouir d'un bien-être
« inaltérable Pour moi, je
« pense qu'il faut être sage : la
« sagesse seule peut nous mettre
« au-dessus de tous les événe-
« ments Et moi, je dis qu'il
« faut être fou : la folie se fait
« son bonheur à part, & indé-
« pendamment de tout ce qui se
« passe de fâcheux autour d'el-
« le Tous tant que vous
« êtes, vous avez tort. On ne
« peut assigner rien de général
« qui puisse faire le bonheur du
« particulier. Les esprits varient

« tel veut un bonheur d'un gen-
« re, tel autre d'un autre: celui-
« ci demande des richesses, ce-
« lui-là se contente du nécessai-
« re; l'un veut aimer & être ai-
« mé, un autre regarde tout pen-
« chant du cœur comme un
« précipice pour l'ame. Il faut
« que chacun s'étudie, & suivè
« son penchant... Point du tout;
« & vous n'avez pas plus raison
« qu'eux tous. En vain je me
« persuade que je serois heureux,
« si je possédois telle chose; dès
« que je la possède, je sens qu'elle
« ne suffit point, & j'en souhai-
« te une autre. On desire sans
« cesse; on ne jouit jamais. Un

» homme étoit perpétuellement
» en route , & toujours à pied :
» excédé de fatigue , il disoit :
» Je ferois content , si j'avois un
» cheval. Il en eut un ; mais la
» pluie , le froid , le soleil con-
» tinuèrent de l'incommoder.
» Un cheval ne suffit point , dit-
» il ; une voiture peut seule met-
» tre à couvert des intempéries
» de l'air. Sa fortune augmenta ;
» on se pourvut d'une voiture.
» Qu'arriva-t-il ? L'exercice &
» la fatigue avoient , jusqu'alors ,
» soutenu la santé de notre
» voyageur : dès qu'il en man-
» qua , il devint gouteux & infir-
» me ; & bientôt il ne lui fut

∞ plus possible d'aller ni à pied,
∞ ni à cheval, ni en voi-
∞ ture ∞.



CHAPITRE XI.

LE POT-POURRI.

JE n'arrêtai plus la baguette en aucun endroit ; je la portai sans distinction de côté & d'autre : & je n'entendis plus que des propos rompus , tels que ceux-ci :

» On craint la guerre , les im-
» pôts, la misère ; petites frayeurs
» que tout cela : hélas ! j'en ai
» bien une autre. J'ai imaginé un
» systême sur les tremblements
» de terre ; & , calcul fait , je
» trouve que , tout près du cen-
» tre du globe , il se forme ac-

20 tuellement un foyer tel , qu'il
 20 culbutera tout. Encore six
 20 mois, & la terre éclatera com-
 20 me une bombe : toute la na-
 20 ture. . . . Oui : toute la nature
 20 disparoît à mes yeux ; toi seul
 20 existes pour moi : éteins, cher
 20 amant, éteins le feu dont tu
 20 m'as embrasée. Quel instant !
 20 la volupté absorbe tous mes
 20 sens : mon ame, pénétrée de dé-
 20 lices, semble prête à me quit-
 20 ter ; elle palpitè , elle s'ébran-
 20 le , elle m'échappe : reçois-la,
 20 cher amant ; je te la livre
 20 toute entière. Ah ! j'entends
 20 venir mon mari : fuyons, . . .
 20 Courage, braves soldats : frap-

33 pez , vengez la nation ; que le
 33 sang coule , & que nul ne soit
 33 épargné. Périssent les Infulai-
 33 res, vivent les Babyloniens.....
 33 Je vous soutiens , moi, que, de
 33 tous les peuples , il n'en est
 33 point de si gai que le Baby-
 33 lonien. Il prend toujours les
 33 choses du côté le plus riant.
 33 Un jour de prospérité lui fait
 33 oublier une année de mal-
 33 heurs. Jusqu'à sa propre mi-
 33 sère , il chanfonne tout ; & une
 33 épigramme le venge des pertes
 33 que lui causent les sottises des
 33 grands..... O que nos grands
 33 sont petits ! & que nos sages
 33 sont fous ! Je ne peux m'ôter

de la tête que l'homme est un
 ouvrage manqué. Je vois bien
 dans la nature des efforts qui
 tendent à le rendre raisonna-
 ble ; mais je vois aussi que ces
 efforts sont infructueux. Il n'y
 a point d'étoffe. Il n'est que
 deux âges : celui d'imbécillité,
 dans lequel nous naissons , &
 passons les deux tiers de la vie ;
 & celui d'enfance, dans lequel
 nous vieillissons & mourons.
 J'entends bien parler d'un âge
 de raison ; mais je ne vois
 point qu'il arrive. Je conclus
 donc , & je dis
 Oui, madame, du cotton tranf-
 parent. Tout - à - l'heure on



74 LE POT-POURRI.

» vient d'en faire la découverte
» dans les terres Australes : ainsi
» plus de rhûmes, ni de fluxions.
» Des mouchoirs , des gands &
» des bas diaphanes , protégé-
» ront contre le froid , & en mê-
» me temps nous laisseront ap-
» percevoir cette gorge admira-
» ble, ces bras charmants & cette
» jambe divine... Des doutes par-
» tout, de la certitude nulle part.
» Que je suis las d'entendre , de
» lire , de réfléchir , & de ne rien
» apprendre au juste ! Qui me
» dira seulement ce que c'est.....
» C'est cet homme de la campa-
» gne , monseigneur , qui quitte
» sa charrue , & vient vous par-

LE POT-POURRI. 75

« ler de l'affaire de ces pauvres
« orphelins , qui ne finit point.
« Cela est vrai ; mais que vou-
« lez-vous ? nous sommes si ac-
« cablés ! N'importe , je veux
« terminer ; comptez-moi cette
« affaire au plus juste. Ah ! mon
« cher monsieur , je suis fort
« aise de vous voir : vraiment, je
« vous dois un compliment : la
« dernière perruque que vous
« m'avez faite , me vieillit de dix
« ans. Surement , monsieur ne
« trouvoit pas que j'eusse une
« physionomie assez magistrale ?
« Sçavez-vous , mon cher mon-
« sieur , qu'il n'en faut pas da-
« vantage pour me couvrir de



» ridicule, & vous perdre de
 » réputation?

» Seigneur, trois semaines d'un
 » vent d'*Ouest*, pour que mon
 » vaisseau puisse aller

» Seigneur, trois semaines d'un
 » vent d'*Est*, pour que le mien
 » puisse revenir Mon

» Dieu, donnez - moi des en-
 » fants Mon Dieu, en-
 » voyez une fièvre maligne à ce
 » fils qui me déshonore

» Mon Dieu, donnez - moi un
 » mari . . . Mon Dieu, défaites-
 » moi du mien

Peut-être tout ce fatras ne fe-
 ra-t-il pas du goût de la plupart

LE POT-POURRI. 77

de mes lecteurs. J'en ferois fâché. Aussi, à quoi pensent les hommes de tenir des propos si bizarres, si peu sensés, & si contradictoires ?



CHAPITRE XII.

LE MIROIR.

COMME je m'amusois de tous ces propos, le préfet de Giphantie me présenta un miroir. Tu ne peux que deviner les choses, me dit-il : mais, avec ta baguette & cette glace, tu vas entendre & voir tout-à-la-fois ; rien ne t'échappera ; tu seras comme présent à tout ce qui se passe.

De distance en distance, poursuivait l'esprit élémentaire, il se trouve dans l'atmosphère des portions d'air que les esprits ont

tellement arrangées, qu'elles reçoivent les rayons réfléchis des différents endroits de la terre, & les renvoient au miroir que tu as sous les yeux : de manière qu'en inclinant la glace en différents sens, on y voit différentes parties de la surface de la terre. On les verra successivement toutes, si on place successivement le miroir dans tous ses aspects possibles. Tu es le maître de promener tes regards sur les habitations des hommes.

Je me faisais avec empressement de cette glace merveilleuse. En moins d'un quart-d'heure,



je passai toute la terre en revue.

J'apperçus beaucoup de vuides, même dans les pays les plus peuplés : & je vis pourtant les hommes se presser, se heurter, se massacrer, comme si la place leur manquoit.

Je cherchai longtemps le bonheur, & ne le trouvai nulle part, pas même dans ces royaumes que nous appellons florissants : j'en apperçus seulement quelques traces dans les campagnes que l'éloignement mettoit à couvert de la contagion des villes. J'embrassai

J'embrassai d'un coup d'œil les vastes contrées que la nature avoit voulu séparer par des mers encore plus vastes; & je vis les hommes couvrir ces mers de vaisseaux, & les faire servir de liens entre ces contrées même. C'est manifestement aller contre les intentions de la nature, disois-je: de telles démarches ne peuvent avoir de succès. Aussi ne voit-on pas que l'Europe soit plus heureuse depuis qu'elle est jointe en quelque sorte à l'Amérique; & je ne sçais si elle n'est pas plus à plaindre.

Je vis les préjugés varier com:

Partie I.

F

me les climats, &, par-tout, faire beaucoup de bien & de mal.

Je vis des peuples sages se réjouir à la naissance de leurs enfants, & se lamenter à la mort de leurs parents & de leurs amis : j'en vis d'autres plus sages environner l'enfant nouveau né, & pleurer amèrement, en considérant les orages qu'il devoit essuyer dans la carrière qu'il alloit parcourir ; ils réservoient leurs réjouissances pour les convois funèbres, & félicitoient les morts d'être enfin à couvert de toutes les misères de l'humanité.

Je vis la terre couverte de monuments de tout genre, que la foiblesse élève à l'ambition des héros. Jusques dans les temples, le bronze & le marbre, qui renferment les cendres des morts, offrent des images de la guerre, & respirent le carnage : & les statues mêmes de ces amis des hommes, de ces souverains pacifiques, que les malheurs des temps engagèrent dans des guerres de courte durée, on les environne d'ornemens belliqueux & de nations enchaînées ; comme si les lauriers teints de sang étoient seuls dignes de couronner les rois.

F ij

Je vis le plus respectable de tous les penchans qui naissent dans le cœur humain, porter les hommes aux excès les plus extravagants. Les uns adressoient leurs vœux au soleil, les autres imploroient l'assistance de la lune, & d'autres se prosternoient devant les montagnes; celui-ci trembloit à l'aspect de Jupiter tonnant, celui-là fléchissoit le genou devant un singe. Le bœuf, le chien, le chat, avoient leurs autels. L'encens brûloit pour les plantes même; le bled, la fève, l'oignon, avoient un culte & des adorateurs.



Je vis la famille des hommes se diviser en autant de partis que de religions; ces partis se dépouiller de toute humanité pour se revêtir du fanatisme, & ces fanatiques s'acharner les uns contre les autres comme autant de bêtes féroces.

Je vis des gens qui adoroient le même Dieu, qui sacrifioient sur le même autel, qui prêchoient aux peuples l'esprit de paix & de douceur; je les vis prendre querelle sur des questions intelligibles, & bientôt se haïr; se persécuter & se perdre mutuellement. O Dieu! que de-

viendront les hommes, s'ils ne trouvent dans toi encore plus de bonté qu'il ne se trouve dans eux de foiblesse & de folie ?

Enfin, je vis les différentes nations, variées à mille égards, se ressembler en ce qu'elles ne valent pas mieux les unes que les autres. Tous les hommes sont méchants; l'Ultramontain par système, l'Ibérien par orgueil, le Batave par intérêt, le Germain par rudesse, l'Insulaire par humeur, le Babylonien par boutade, & tous par une corruption générale du cœur humain.

CHAPITRE XIII.*L'ÉPREUVE.*

CE coup d'œil général jetté sur toute la terre, je voulus voir Babylone en particulier. Ayant tourné ma glace au Nord, & l'inclinant lentement sur le vingtième méridien, je tâchois de joindre cette grande ville. Parmi les cantons qui passoient successivement sous mes yeux, il s'en trouva un qui fixa mon attention. J'y apperçus une maison de campagne ni petite ni grande, ni trop ornée ni trop nue. La nature, plus que l'art, em-

F iv.

bellissoit les dehors. Elle dominoit sur des jardins, des bosquets & quelques étangs qui terminoient un coteau tourné à l'Orient. On y célébroit en ce moment une fête champêtre; les habitants des environs y étoient accourus. Les uns, couchés sur le gazon, bûvoient à longs traits, & s'entretenoient de leurs anciennes amours; les autres à leur voix mêloient le son des musettes; & plusieurs exécutoient des danfes que les vieillards ne trouvoient pas aussi belles que celles du temps passé.

Vois-tu sur le balcon, me dit

le préfet, cette jeune femme qui, d'un air riant, considère ce spectacle? Elle est mariée depuis quelques jours, & c'est pour elle que se donne cette fête. Son nom est Sophie: elle a de la beauté, comme tu vois, de la fortune, de l'esprit, &, ce qui vaut plus que tout le reste, beaucoup de bon sens. Elle a eu tout à la fois cinq amants: aucun n'avoit fait sur son cœur une impression vive, aucun ne lui déplaisoit; elle ne sçavoit auquel donner la préférence.

Un jour elle leur dit: Je suis jeune; & mon intention n'est

pas de me jeter encore dans ces liens indissolubles, qu'on ne se donne jamais que trop tôt. Si ma main vaut autant que vos empressements semblent l'annoncer, faites vos efforts pour la mériter. Mais, je vous le déclare, je ne ferai mon choix que dans quelques années.

Des cinq amants de Sophie, le premier avoit beaucoup de disposition à dissiper son bien. Les femmes, dit-il, se prennent par l'extérieur: dépensons beaucoup, & n'épargnons rien.

Le second avoit un fonds d'é-

conomie qui inclinoit à l'avarice. Vis-à-vis de Sophie, dit-il, qui pense solidement, le meilleur est de se montrer capable d'amasser beaucoup de bien: jettons-nous dans le commerce.

Le troisième avoit l'ame fière & haute. Sûrement, dit-il, Sophie, qui pense avec noblesse, se laissera toucher par l'éclat de la gloire: prenons le parti des armes.

Le quatrième étoit un homme de cabinet. Sophie, dit-il, qui a tant d'esprit, penchera du côté où elle en trouvera le plus:

continuons de cultiver le nôtre, & tâchons de nous distinguer parmi les sçavants.

Le cinquième étoit un homme oiseux, qui ne se soucioit pas beaucoup des affaires de ce monde: il ne sçavoit quel parti prendre.

Chacun suivit son plan, & le suivit avec cette ardeur que l'amour seul est capable d'inspirer.

Le prodigue fondit une partie de son bien en habits, en équipages, en domestiques; il fit bâtir une belle maison, la

meubla superbement, tint table ouverte, donna des bals & des fêtes de toute espèce : on ne parloit que de sa générosité & de sa magnificence.

Le marchand remua tous les ressorts du commerce, s'intéressa dans toutes les parties du monde, & devint un des hommes les plus riches de son pays. Le militaire chercha des occasions, & bientôt se distingua. Le sçavant redoubla ses efforts, fit des découvertes, & se rendit célèbre.

Cependant l'oïseux faisoit ses



réflexions ; &, persuadé qu'en restant dans l'inaction il seroit exclus, il s'efforçoit de vaincre son indolence. Les biens qu'il tenoit de ses pères lui semblèrent assez considérables, il ne voulut point se jeter dans le commerce ; le tumulte de la guerre étoit trop opposé à son caractère, il ne voulut point prendre le parti des armes ; il n'avoit jamais lu que pour son amusement, les sciences ne lui paroissent point valoir les peines qu'on se donne pour elles ; il ne se soucia point de devenir sçavant. Que faire donc ? Attendons, dit-il : le temps nous dé-



terminera. Ainsi il resta à sa maison de campagne, taillant ses arbres, lisant Horace, & allant voir de temps en temps le seul objet qui troublât sa tranquillité. Toujours dans la résolution de prendre un parti, le temps s'écoula ; il n'en prit aucun.

Le terme fatal approche, disoit-il quelquefois à Sophie : vous allez vous décider, & ce ne sera sûrement pas en ma faveur. Encore quelques jours, & c'est fait de moi. Cette solitude tranquille, ces champs délicieux, vous ne les embellirez point, vous ne les animerez



point par votre présence. Ces jours séreins, que je comptois passer auprès de vous dans la volupté la plus pure, n'étoient que des songes flatteurs, dont l'amour charmoit mes sens. O Sophie! tout ce qui remue les passions & trouble le repos des hommes n'a pu rien sur moi; mes desirs se sont réunis vers vous; & je vous perds pour jamais!

Vous êtes trop juste, lui répondoit Sophie, pour trouver mauvais que j'incline du côté où je croirai trouver mon bonheur.

Enfin

Enfin, le temps s'écoula; & non sans bien de réflexions, Sophie se détermina à prendre un parti.

Elle dit au prodigue: Si j'ai été le but de vos dépenses, j'en suis fâchée: mais ce que vous avez fait pour moi, vous l'auriez fait indépendamment de moi. Votre penchant à la dépense est décidé. Vous avez dissipé une partie de votre bien, pour obtenir une femme; vous dissiperiez l'autre, pour vous distraire des ennuis du ménage. Je vous conseille de n'y jamais songer.

Elle dit au marchand, au militaire & au sçavant : Je sçais que vous m'avez marqué beaucoup d'attachement : mais je pense aussi que vous n'en avez pas moins marqué, vous pour les richesses, vous pour la gloire, & vous pour les sciences. En essayant de fixer mon penchant, chacun suivoit le sien; chacun agissoit autant pour soi-même que pour moi. Que je me donne à quelqu'un de vous, il lui restera toujours des vues sur d'autres objets; l'un s'occupera de l'augmentation de sa fortune, l'autre de son avancement dans le service, l'autre de ses pro-

grès dans les sciences. Je ne puis donc suffire à aucun de vous : & mon desir est de remplir le cœur de quelqu'un qui remplisse le mien.

Le même jour, elle vit le solitaire. Vous vous y attendez depuis long-temps, lui dit-elle; je vais enfin m'expliquer. Vous sçavez ce que vos rivaux ont fait pour obtenir ma main : voyez ce qu'ils furent & ce qu'ils font. Pour vous, tel vous avez été, tel vous êtes. J'en crois voir la raison. Indifférent sur toute autre chose, vous n'avez qu'une seule passion; & j'en suis l'objet.

Je puis seule vous rendre heureux. Hé bien ! mon bonheur sera de faire le vôtre. Je partagerai les douceurs de votre solitude, & je tâcherai de les multiplier.



CHAPITRE XIV.**LES TALENTS.**

JE revins à mon premier objet : &, après avoir cherché longtemps avec le miroir, j'aperçus un petit espace de terre qui me parut comme enveloppé d'un nuage. Il en sortoit un bruit confus, assez semblable à celui d'une mer qui obéit en murmurant aux efforts du reflux. Un rayon de soleil eut bientôt dissipé les vapeurs, & je reconnus Babylone.

Jy vis des spectacles où l'on

G iij

va pleurer les malheurs des temps passés, afin d'oublier les malheurs du temps présent; des académies où l'on devoit disserter, & où l'on se querelle; des temples qu'on bâtit, en attendant que la religion se rétablisse; des orateurs qui annoncent aux peuples pervertis les malheurs les plus terribles, & des auditeurs qui mesurent les phrases & critiquent le style; un palais où l'on a placé des magistrats pour la sûreté de vos biens, & dans lequel vous conduisent des guides qui vous dépouillent.

Je portai mes regards du côté

des promenades ; & je parcourus
des yeux ces jardins toujours
ouverts à l'oisiveté, à la coquet-
terie & au délassement. Je vis
sur un gazon écarté quelqu'un
qui, en souriant, jettoit ses idées
sur le papier. Je fixai ce papier,
& je lus ce qui suit :

» Un jour, Jupiter fit publier
» par toute la terre qu'il avoit
» résolu de distribuer les diffé-
» rens talents aux différentes
» nations ; que tel jour la dis-
» pensation s'en feroit dans l'O-
» lympé ; & que les génies des
» peuples divers eussent à s'y
» trouver.

Le génie de Babylone n'at-
 tendit pas le jour marqué, &
 se rendit le premier de tous
 au palais de Jupiter. Il se pré-
 senta avec cet air de confian-
 ce qui lui est naturel; il débita
 je ne sçais combien de com-
 pliments tournés le plus jo-
 liment du monde, & fit des
 présents à la cour céleste avec
 cette grace qu'on lui connoît.

Il donna au père des Dieux
 un quintal de feu grégeois de
 la dernière invention, afin
 qu'il tonnât plus efficacement;
 & que l'on commençât à croire;
 à Apollon, une grammaire Ba-

bylonienne, pour qu'il réfor-
mât les bizarreries de la lan-
gue : à Minerve, une collec-
tion de romans, pour qu'elle
en corrigeât les libertés, & ap-
prît aux romanciers à écrire
décemment : à Venus, deux
petits tableaux *ex voto*, pour
la remercier de ce que l'année
dernière il n'y eut à Babylone
que deux cent mille habitants
qui gardèrent de longs & cui-
sants souvenirs de ses faveurs.

Il fit sa cour aux Dieux, en
compta aux Déeses, dit tant
de jolies choses, & fit tant de
folies, que, chez Jupiter, on

» ne parloit que des gentilleſſes
» du génie de Babylone.

» Cependant, le jour marqué
» arriva : & Jupiter, ayant pris
» avis de ſon conſeil, fit la dif-
» tribution des différens talens
» aux génies des différentes na-
» tions. A celui-ci, il assigna le
» don de philoſophie; à celui-
» là, le don de légiſlation; & à
» cet autre, le don d'éloquence.
» Il dit à l'un, Tu ſeras le plus
» ingénieux; à l'autre, Tu ſeras
» le plus ſçavant; & toi le plus
» économe; & toi le plus guer-
» rier; & toi le plus politique :
» & toi, enfin, dit-il, en adreſ-
» ſant la parole au génie de Ba-

» Bylone, tu feras tout ce que
» tu voudras être.

» Ravi de ce succès, & de re-
» tour chez lui, voilà le génie
» de Babilone qui veut tout en-
» treprendre à la fois. Il enta-
» ma je ne sçais combien de pro-
» jets, & n'en exécuta aucun.

» Il fit de très-belles loix, &
» ensuite les embrouilla par des
» commentaires sans nombre.

» Il voulut aussi être théolo-
» gien, & s'empétra dans des dif-
» putes qui lui devinrent fu nes-
» tes.



Il commença, acquit beau-
 coup, dépensa encore plus, &
 devint plus riche & moins aisé.

Orateur, poëte, marchand,
 philosophe, il fut tout; & attei-
 gnit en plusieurs choses à la
 perfection, mais ne sçut ja-
 mais s'y maintenir.



CHAPITRE XV.

LE GOUT DU SIÈCLE.

DEUX gens de lettres se prome-
noient à quelques pas de là. » Ne
» m'avouerez - vous pas , disoit
» l'un d'eux, qu'il n'y a pas deux
» siècles que notre littérature
» étoit encore dans l'enfance ;
» elle ne faisoit que balbutier ,
» & annonçoit à peine à quel
» point elle pouvoit parvenir.
» Dans le siècle dernier, elle prit
» de la force, & s'éleva si haut ,
» qu'elle ne vit plus rien au-
» dessus d'elle. On avoit pris
» pour modèles les plus grands

» maîtres d'entre les Grecs & les
» Latins : on les égala , si on ne
» les surpassa pas.

» Les succès inspirent de la
» confiance ; & , avec trop de
» confiance , on se néglige. On
» s'ennuya bientôt d'avoir tou-
» jours l'œil sur les anciens. Ils
» ont eu leur mérite , & nous
» avons le nôtre , dirent les Ba-
» byloniens : qui sçait si nous ne
» les valons pas ? Ils se livrèrent
» donc à eux-mêmes : & le goût,
» non plus général & de toutes
» les nations , mais le goût qui
» leur est propre , caractérisa leurs
» ouvrages. Voyez presque tou-

tes nos poësies, nos histoires,
 nos harangues, nos livres à la
 mode, tout y est présenté à la
 Babylonienne; beaucoup d'art,
 peu de nature; une vaste su-
 perficie, point de fond; tout
 est fleuri, léger, vif, pétillant;
 tout est joli, rien n'est beau.

Je crois pressentir le juge-
 ment de la postérité: elle re-
 gardera les ouvrages du dix-
 septième siècle comme les
 plus grands efforts de la nation
 vers le beau; & ceux du dix-
 huitième, comme des tableaux
 où les Babyloniens ont pris
 plaisir à se peindre.

112 LE GOUT DU SIÈCLE.

» Si nos écrivains sont capa-
» bles de revenir sur leurs pas,
» & de reprendre les grands mo-
» dèles, on sçait ce qu'ils peu-
» vent; ils sont sûrs de plaire à
» toute la terre & pour toujours:
» mais, s'ils continuent de se li-
» vrer à eux-mêmes, leurs ou-
» vrages ne feront jamais que des
» bijoux de fantaisie, que la mo-
» de met en valeur, & qu'une au-
» tre mode fait bientôt oublier &c.



CHA-

 CHAPITRE XVI.

LA RAISONNEUSE.

JE vis à l'écart deux femmes,
 dont l'une parloit, en regardant
 à chaque instant autour d'elle
 avec cet air d'inquiétude qui
 annonce une confidence des plus
 mystérieuses. Je prêtai l'oreille;
 & avec beaucoup de peine, j'en-
 tendis ce qui suit:

Je te sçais gré, chère com-
 tessé, de l'idée que tu as con-
 çue de ma sagesse. Ecoute: je
 ne veux te rien cacher; tu vas
 voir jusqu'à quel point on peut

Partie I.

H

» compter sur moi. Nous autres
» femmes, il faut que nous de-
» vinions les choses, on ne nous
» les dira jamais nettement: mais,
» avec un peu d'attention, il
» nous est aisé de voir où nous
» en sommes. Pour moi, j'ai ré-
» fléchi sur les maximes des hom-
» mes sages de nos jours, &
» voici ce que j'en ai conclu.
» Il n'y a plus que le petit peu-
» ple qui s'occupe encore d'une
» vie future; les peines & les ré-
» compenses de l'autre monde
» sont des mots vuides de sens,
» que le bon ton a proscrits de-
» puis long-temps. Les animaux
» & les hommes (les premiers

LA RAISONNEUSE. II 3

» d'entre eux) sont faits pour se
» laisser guider par les sens; l'in-
» térêt seul des passions doit les
» faire agir. Que chacun écoute
» au fond de son cœur ce que
» la nature lui inspire, qu'il suive
» ces inspirations; c'est la voie
» du bonheur. D'un autre côté,
» la société ne peut subsister sans
» loix, & ces loix ne peuvent
» être d'accord avec les passions
» de tous les citoyens. Ceux donc
» qui ont placé leur bonheur
» dans ce que la loi défend ne
» peuvent se conduire avec trop
» de circonspection. Il faut que
» sans cesse ils marchent dans
» l'ombre; le mystère doit sui-

Hij

» vre leurs pas , & jeter son
 » voile sur toutes leurs ac-
 » tions : en un mot, ils peu-
 » vent faire ce qu'ils veulent ;
 » pourvu qu'ils paroissent faire
 » ce qu'ils doivent. Voilà, chère
 » comtesse, les principes que
 » j'ai recueillis de la philosophie
 » du temps. Je ne te parlerai
 » point de leur influence sur
 » ma conduite. Peut-être suis-
 » je, en effet, ce que je pa-
 » rois être : mais je serois tout
 » autre, que je paroîtrois tou-
 » jours telle«.

O Babylone ! m'écriai - je ;
 le levain a fermenté & gagné

LA RAISONNEUSE. II 7

la masse. Tu sembles bien cor-
rompue ; mais tu l'es encore plus
que tu ne le sembles.



CHAPITRE XVII.

LES CROCODILES.

PENDANT le cours de mes voyages, j'avois vu en Perse, dans les plaines qu'arrose le Tedjen, s'élever une dispute qui partagea le pays, & jetta une animosité surprenante dans les esprits. Je fus curieux de voir où la chose en étoit : je plaçai le miroir dans l'aspect requis ; &, en même temps, je posai sur le globe la pointe de la baguette, de manière que je pusse voir & entendre ce qui se passoit.

La plaine étoit couverte de deux armées nombreuses, & l'on étoit sur le point d'en venir aux mains. Voici le principe de la querelle.

Un musulman pieux & sçavant, qui lisoit l'alcoran avec le zèle d'un archange & la pénétration d'un séraphin, s'avisa un jour de demander si la colombe, qui catéchisoit Mahomet, parloit Hébreu ou Arabe. Les uns dirent d'une façon, les autres d'une autre; & il se forma deux partis. On disserta, on écrivit amplement pour & contre, & l'on ne put s'accorder. A la

H iv

chaleur de la dispute, se joignirent l'aigreur, la malignité qui l'accompagne toujours, & la politique qui s'efforce de tirer avantage de tout. Un parti persécutoit l'autre, ou en étoit persécuté, selon qu'il prenoit ou perdoit le dessus. On préluda par la perte des biens, les exils, les bannissements; & voilà qu'on finissoit par une guerre ouverte. Les sectaires avoient si bien cabalé, que les citoyens s'étoient armés les uns contre les autres.

Les deux armées alloient se choquer, lorsqu'un vieillard vé-

néralable s'avança au milieu d'elles, convoqua les chefs, & parla en ces termes :

» Ecoutez, peuples de Cora-
» fan. Il y avoit en Egypte une
» ville célèbre qu'on appelloit
» Ombes; elle étoit voisine d'u-
» ne autre grande ville nommée
» Tentire : toutes deux étoient
» situées sur les bords féconds
» du Nil. En cet endroit, le fleu-
» ve nourrissoit beaucoup de
» Crocodiles; & ces animaux
» voraces faisoient une guerre si
» cruelle à ces deux villes, que
» les habitants étoient sur le point
» de les abandonner. Les gou-

» verneurs de Tentire craigni-
» rent qu'enfin leur autorité ne
» s'éclipfât, & qu'en effet les
» citoyens ne vînssent à se dif-
» perfer. Ils assemblèrent donc
» les Tentirites, & leur dirent :
» *Vous laissez croître & multi-*
» *plier en repos les animaux des-*
» *tructeurs qui désolent vos famil-*
» *les. Voici ce que nous vous an-*
» *nonçons de la part du Nil vo-*
» *tre père nourricier & votre dieu.*
» *Malheur à vous, si vous restez*
» *plus longtemps dans l'indolen-*
» *ce! Armez-vous sans délai, &*
» *faites la guerre aux monstres*
» *qui dévorent vos femmes & vos*
» *enfants. Le Nil l'ordonnoit; il*

LES CROCODILES. 123

» n'y avoit pas à consulter. Les
» Tentirites s'armèrent : mais
» la partie n'étoit pas égale, & ja-
» mais conseil ne fut plus im-
» prudent. Les monstres, invul-
» nérables presque dans toutes
» les parties de leurs corps, mas-
» sacrèrent beaucoup plus d'hom-
» mes que les hommes ne massa-
» crèrent de monstres. Les gou-
» verneurs d'Ombes employè-
» rent une autre ruse, pour re-
» tenir les Ombites dans leur
» ville. *Ecoutez* : leur dirent-ils :
» *le dieu du Nil vous parle par*
» *notre bouche : J'entretiens l'abon-*
» *dance chez les Ombites, je fé-*
» *conde leurs terres, j'engraisse leurs*



124 LES CROCODILES.

» troupeaux ; mes eaux coulent ;
» & ils sont riches. J'ai mort
» serviteur le Crocodile , à qui je
» permets de se repaître de temps
» en temps de quelques-uns d'entre
» eux ; c'est le seul tribut que je
» leur demande pour tant de bien-
» faits : & , au lieu de se réjouir
» de pouvoir m'être agréables par
» quelque endroit , ils se désolent.
» si mon serviteur leur enlève
» quelques enfants. Qu'ils cessent
» de se plaindre , ou je cesserai de
» les nourrir ; je retiendrai mes
» eaux , & tous périront. Dès que
» les Ombites sçurent que le
» Crocodile étoit le favori du
» Nil, ils lui dressèrent des au-

LES CROCODILES. 125

» tels; &, loin de pleurer la
» perte des leurs, quand il lui
» plaisoit de s'en repaître, ils
» s'en réjouirent. *Est-il une*
» *Egyptienne plus heureuse que*
» *moi ?* disoit une Ombite : *Je*
» *jouis d'une fortune honnête; j'ai*
» *un époux qui m'aime, & trois*
» *de mes enfants ont été mangés*
» *par le serviteur du Nil.* Cepen-
» dant, les Tentirites tuoient le
» favori du Nil, que les Ombi-
» tes adoroient. La discorde &
» la haine les irrita les uns con-
» tre les autres; ils se firent la
» guerre, & enfin se détruisirent
» mutuellement. Ainsi périrent
» ces deux peuples, dupes de



126 LES CROCODILES.

» leur bonne foi, dévorés par le
» Crocodile, & égorgés l'un
» par l'autre. Que cet exemple
» vous ouvre les yeux, infortu-
» nés habitants de ces heureux
» climats. Cessez d'être victimes
» d'un zèle déréglé: adorez Dieu,
» gardez le silence, & vivez en
» paix «.

A peine le vieillard eut cessé
de parler, qu'un murmure géné-
ral & des regards menaçants lui
annoncèrent combien peu il
avoit touché l'assemblée; il se
retira en soupirant. Bientôt on
en vint aux mains; & je détour-
nai les yeux, pour ne pas voir

couler le sang de ces forcenés.

Il me reste beaucoup de choses à te faire voir, me dit le préfet : laissons le miroir & la baguette, & marchons.



CHAPITRE XVIII.

LA TEMPESTE.

A quelques pas du globe bruyant, la terre creusée présente, dans une profondeur, quarante ou cinquante degrés de gazon. Au pied de cet escalier, se trouve un chemin pratiqué sous terre. Nous entrâmes; & mon guide, après m'avoir conduit par quelques détours obscurs, me rendit enfin à la lumière.

Il m'introduisit dans une salle médiocrement grande & assez nue, où je fus frappé d'un spectacle

racle qui me causa bien de l'étonnement. J'apperçus, par une fenêtre, une mer qui ne me parut éloignée que de deux ou trois stades. L'air chargé de nuages ne transmettoit que cette lumière pâle, qui annonce les orages : la mer agitée rouloit des collines d'eau, & ses bords blanchissoient de l'écume des flots qui se brisoient sur le rivage.

Par quel prodige, m'écriai-je ! l'air, séreïn il n'y a qu'un instant, s'est-il si subitement obscurci ? Par quel autre prodige trouvai-je l'Océan au centre de l'Afrique ? En disant ces mots,

Partie I.

I

je courus avec précipitation ;
 pour convaincre mes yeux d'une
 chose si peu vraisemblable. Mais,
 en voulant mettre la tête à la fe-
 nêtre, je heurtai contre un obs-
 tacle qui me résista comme un
 mur. Etonné par cette secousse,
 plus encore par tant de choses
 incompréhensibles, je reculai
 cinq ou six pas en arrière.

Ta précipitation cause ton er-
 reur, me dit le préfet. Cette fe-
 nêtre, ce vaste horison, ces nua-
 ges épais, cette mer en fureur,
 tout cela n'est qu'une peinture.

D'un étonnement je ne fis

que passer à un autre : je m'approchai avec un nouvel empressement ; mes yeux étoient toujours séduits, & ma main put à peine me convaincre qu'un tableau m'eût fait illusion à tel point.

Les esprits élémentaires, poursuivit le préfet, ne sont pas si habiles peintres qu'adroits physiciens ; tu vas en juger par leur manière d'opérer. Tu sçais que les rayons de lumière, réfléchis des différents corps, font tableau, & peignent ces corps sur toutes les surfaces polies, sur la rétine de l'œil ;

par exemple, sur l'eau, sur les glaces. Les esprits élémentaires ont cherché à fixer ces images passagères; ils ont composé une matière très-subtile, très-visqueuse & très-prompte à se dessécher & à se durcir, au moyen de laquelle un tableau est fait en un clin d'œil. Ils enduisent de cette matière une pièce de toile, & la présentent aux objets qu'ils veulent peindre. Le premier effet de la toile, est celui du miroir; on y voit tous les corps voisins & éloignés, dont la lumière peut apporter l'image. Mais, ce qu'une glace ne sçauroit faire, la toile, au moyen de son

enduit visqueux, retient les simulacres. Le miroir vous rend fidèlement les objets, mais n'en garde aucun; nos toiles ne les rendent pas moins fidèlement, & les gardent tous. Cette impression des images est l'affaire du premier instant où la toile les reçoit: on l'ôte sur le champ, on la place dans un endroit obscur; une heure après, l'enduit est desséché, & vous avez un tableau d'autant plus précieux, qu'aucun art ne peut en imiter la vérité, & que le temps ne peut en aucune manière l'endommager. Nous prenons dans leur source la plus pure, dans le corps de

la lumière, les couleurs que les peintres tirent de différents matériaux, que le laps des temps ne manque jamais d'altérer. La précision du dessein, la vérité de l'expression, les touches plus ou moins fortes, la gradation des nuances, les règles de la perspective; nous abandonnons tout cela à la nature, qui, avec cette marche sûre qui jamais ne se démentit, trace sur nos toiles des images qui en imposent aux yeux, & font douter à la raison si ce qu'on appelle réalités ne sont pas d'autres espèces de fantômes qui en imposent aux yeux, à l'ouïe, au toucher, à tous les sens à la fois.



L'esprit élémentaire entra en suite dans quelques détails physiques; premièrement, sur la nature du corps gluant, qui intercepte & garde les rayons; secondement, sur les difficultés de le préparer & de l'employer; troisièmement, sur le jeu de la lumière & de ce corps desséché: trois problèmes que je propose aux physiciens de nos jours, & que j'abandonne à leur sagacité.

Cependant, je ne pouvois détourner les yeux de dessus le tableau. Un spectateur sensible, qui, du rivage, contemple une mer que l'orage bouleverse, ne res-

font point des impressions plus vives : de telles images valent les choses.

Le préfet interrompit mon extase. C'est trop t'arrêter, me dit-il, à cette tempête, par laquelle les esprits élémentaires ont voulu représenter allégoriquement l'agitation du monde & le cours orageux de la fortune des hommes : voici de quoi nourrir ta curiosité & redoubler ton admiration.



 CHAPITRE XIX.

LA GALERIE

O U

LA FORTUNE DU GENRE HUMAIN.

A peine le préfet eut achevé ces mots, qu'une porte à deux battants s'ouvrit sur notre droite, & nous admit dans une galerie immense, où mon étonnement se changea en une sorte de stupeur.

De chaque côté, plus de deux cents croisées donnoient du jour à tel point, que les yeux pouvoient à peine en soutenir la

clarté. Les espaces qu'elles laissoient entre elles étoient peints avec cet art dont je viens de parler. A chaque croisée, on découvroit une partie du territoire des esprits élémentaires. Dans chaque tableau, on voyoit des forêts, des campagnes, des mers, des peuples, des armées, des régions entières; & tous ces objets étoient rendus avec tant de vérité, que j'avois souvent besoin de me recueillir, pour ne pas retomber dans l'illusion. Je ne sçavois, à chaque instant, si ce que je voyois par quelqu'une des croisées n'étoit pas une peinture, ou si ce que j'apercevois

danſ quelque'un des tableaux n'é-
toit pas une réalité.

Parcours des yeux, me dit le
préfet, parcours les événemens
les plus remarquables qui ont
ébranlé la terre & fait le deſtin
des hommes. Hélas! que reſte-
t-il de tous ces reſſorts puiffants,
de tous ces grands exploits?
Leurs veſtiges les plus réels ſont
les traces qu'ils ont laiffées ſur
nos toiles, en formant ces ta-
bleaux.

Les plus anciennes actions,
dont l'éclat ait conſervé la mé-
moire, ſont des actions de vio-



lence. Nembrod, l'âpre chasseur; après avoir fait la guerre aux animaux, veut s'effayer sur ses semblables. Vois dans le premier tableau cet homme gigantesque, le premier de ces héros si célébrés; vois dans ses yeux l'orgueil, l'ambition, le desir ardent de commander. Le premier, il conçut le plan d'un royaume; & réunissant les hommes, sous prétexte de les lier entr'eux, il les asservit.

Bélus ; Ninus ; Sémiramis ;
montent sur le trône, qu'ils affermissent par de nouveaux actes de violence : &, de plus de

trente rois qui commandèrent ensuite , un seul ferma les plaies du genre humain, laissa respirer l'Asie, & gouverna en philosophe : son nom est presque inconnu. L'histoire, qui ne s'échauffe qu'à l'aspect des choses d'éclat & des événements tragiques, se refroidit sur ces règnes tranquilles : à peine nomme-t-elle de tels souverains.

Sardanapale termine cette file de rois. Ennemi du tumulte, du désordre & de la guerre, il abuse de son loisir, s'enferme dans son palais, & s'endort dans la mollesse. Les femmes, dont tu

le vois environné, n'ont de sentiment & d'existence que pour lui. Ses regards leur donnent la vie, & il la reçoit d'elles. Que dis-je? il se cherche avec étonnement, & ne se trouve point: l'ivresse des plaisirs lui en ôte le goût: il ne vit plus, il languit.

Cependant, deux de ses lieutenants s'ennuient du loisir de la paix, forment des plans de conquêtes, & se repaissent de projets sanguinaires. Ils pensent être seuls dignes de régner, parce que seuls ils respirent la guerre au milieu de la tranquillité publique. Les voilà qui atta-

quent & détrônent leur monarque efféminé ; & , l'ayant forcé à se donner la mort , envahissent & partagent ses domaines. Ainsi se démembra l'empire des Assyriens , après avoir tenu l'Asie dans une agitation perpétuelle pendant plus de douze cents ans.

Des rois se succédèrent , tant à Ninive qu'à Babylone ; & tous se rendirent célèbres par les guerres & les ravages. Un entr'autres désola l'Egypte , saccagea la Palestine , brûla Jérusalem , fit crever les yeux à un roi dont il avoit massacré les enfants , chassa de leur patrie des peuples

entiers qu'il jetta dans les fers ;
 & , après de telles expéditions ,
 il se fit dresser des autels , & se
 donna pour un dieu bienfaisant .
 Vois aux pieds de sa statue l'en-
 cens qui fume , & les nations
 prosternées ; & admire jusqu'où
 va l'orgueil & la bassesse des
 hommes .

Le tableau suivant représente
 l'enfance de Cyrus , & le mo-
 ment singulier où il donna des
 indices de cette hauteur intolé-
 rable , regardées , par les historiens ,
 comme les premières faillies d'u-
 ne grandeur d'amé , qui , pour se
 déployer , n'attendoit que les
 grandes

grandes occasions. Cyrus, & par droit de naissance & par droit de conquête, réunit l'Assyrie & la Médie à la Perse, & fut le fondateur du plus vaste empire qui eut jamais été.

Ses successeurs trouvent encore leurs limites trop étroites: ils envoient dans la Grèce, qui se distinguoit alors en Europe, des armées innombrables qui périrent: & l'esprit de conquête eut en cette occasion le sort que malheureusement il n'a pas toujours.

Les Grecs, délivrés de ces

Partie I.

K

puissants ennemis, tournent leurs armes contre eux-mêmes : la jalousie les anime; l'ardente & dangereuse éloquence de leurs orateurs les enflamme; ils se déchirent par des guerres civiles. La Perse tombe dans les mêmes convulsions. Et lorsque peut-être tout alloit s'appaiser, Alexandre paroît, & tout se brouille plus que jamais.

Ce tableau le montre dans cet âge tendre, où il pleuroit les conquêtes de son père, & voyoit avec douleur couler le sang humain par des plaies qu'il n'avoit pas faites. A peine monté sur

le trône, il porta la désolation dans la Grèce, la Perse & les Indes. La terre manque à ses progrès meurtriers, & son cœur n'est pas encore rempli. Cet autre tableau te représente sa mort. Il s'éteint, enfin, ce foudre destructeur; Alexandre expire; & jettant des yeux mourants sur cette grande monarchie qu'il abandonne, rien ne semble capable de le consoler, que la perspective des sanglantes tragédies dont sa mort doit être le signal.

De tout ce qui tenoit à Alexandre, ceux qui avoient droit à sa succession furent les seuls qui

n'y eurent aucune part. L'empire fut partagé entre ses généraux. Bientôt la guerre s'alluma entre eux, persévéra entre leurs descendants, & ruina toutes les contrées de leur domination.

Au milieu de tant de rois guerriers, Ptolomée Philadelphé parut comme un lys qu'un heureux hafard fait naître dans un champ couvert d'épines. Vois, dans cette immense bibliothèque, ce monarque entouré de vieillards, par lesquels il se fait rendre compte des volumes sans nombre qui sont sous ses yeux.



Il aima trop les hommes pour troubler leur repos ; & il les estima assez pour recueillir, de toutes les contrées du monde, les productions de leur esprit. Ces sortes de richesses lui parurent seules dignes de ses recherches. Il les vit du même œil que les autres rois voient ces métaux, dont ils font fuivre, dans les profondeurs de la terre, les filets les plus détournés, ou qu'ils vont chercher aux extrémités du monde, à travers des ruisseaux de sang.

Pendant que les successeurs d'Alexandre & leurs descendants

K iij

se nourrissent de discordes; déjà se montroient, au centre de l'Italie, les premières étincelles du feu qui devoit incendier l'univers & dévorer toutes les nations. Semblable à ces corps d'une pesanteur démesurée qui, ne trouvant pas d'abord leur juste position, se balancent quelques instants, semblent chanceler, & enfin se fixent inébranlablement; Rome, soumise successivement à des rois, des consuls, des décemvirs, des tribuns militaires, se fixe un gouvernement, & entame la conquête du monde.

Cette nation ambitieuse dirige

d'abord ses forces contre ses voisins. En vain les différents peuples qui habitoient l'Italie luttèrent pendant cinq cents ans contre le dessein de Rome : tantôt soumis, tantôt révoltés, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, il fallut enfin subir le joug.

L'Italie domptée & apaisée, c'est-à-dire, réduite à l'état de ces corps robustes que l'épuisement jette dans la langueur & la foiblesse, les Romains passent les mers, & vont en Afrique chercher de nouveaux ennemis & d'autres dépouilles. Carthage, aussi ambitieuse, peut-être aussi

K iv.

puissante, mais plus malheureuse que sa rivale, après avoir longtemps balancé la fortune, succombe & est détruite. Corinthe & Numance subissent le même sort.

En ce temps, Viriatus s'élevoit par les mêmes degrés que Rome. Dans ce tableau, c'est un chasseur; dans cet autre, c'est un brigand; dans le troisième, c'est un général d'armée; &, dans le quatrième, il monte sur le trône de la Lusitanie. Mais ce n'étoit qu'une victime que la Fortune couronnoit, pour la sacrifier à l'ambition des Romains,

L'Asie s'ouvrit bientôt à ces conquérants infatigables. L'empire s'étend de jour en jour, & cette puissance énorme accable enfin toutes les mers & les terres connues.

La première passion des Romains fut la gloire. Pendant sept siècles, le patriotisme, que la politique nourrissoit avec tant de succès, dirigea l'amour de la gloire en faveur de la république; & les Romains se signalèrent moins par leurs exploits, que par leur dévouement à la patrie. Cette carrière remplie par une longue suite de hé-

ros , ceux des Romains qui succédèrent , désespérant de pouvoir faire sensation dans le même ordre , cherchèrent à se distinguer par d'autres endroits. Rome étoit la maîtresse de la terre ; il parut beau de devenir le maître de Rome. Sylla , Marius & quelques autres , montrèrent qu'il n'étoit pas impossible de venir à bout d'un tel projet : César l'exécuta. Ce conquérant si vanté , auquel on reprocha tant de choses , fit tout oublier par sa vertu : vertu guerrière , qui fit périr plus d'un million d'hommes , opprima ses concitoyens , & donna des fers à sa patrie. En

vain la république employa toutes ses forces pour sauver sa liberté expirante ; elle s'épuisa, & tendit les mains à Auguste, qui, de mauvais citoyen, devint le meilleur des maîtres.

Parvenu à l'empire, il termina quelques guerres, & donna bientôt au genre humain la paix la plus universelle dont jamais il eût joui. Les esprits élémentaires ont voulu donner une idée de la douceur de ce repos général par l'agréable perspective de ces payfages, & des travaux champêtres qui s'y trouvent représentés.



Cette paix..... De grace, interrompis-je, suspendez pour un moment le récit rapide de tant de bouleversements ; souffrez que mes yeux s'arrêtent sur ce tableau, & qu'un instant de repos rende le calme à mon cœur agité. Que j'aime à voir ce beau ciel, ces plaines qui se perdent dans le lointain, ces pâturages chargés de troupeaux, ces campagnes couvertes de moissons ! La guerre souffle loin de ces climats cet esprit de vertige qui fait l'héroïsme. Voici en effet le séjour de la paix & du repos. Mon imagination me transporte dans ces vallons délicieux : je regarde &

je vois la nature dont rien n'interrompt les travaux, faire naître de toutes parts la vie & la volupté. Mes idées se composent, & mes esprits s'apaisent & se tranquillisent, au milieu du calme qui règne dans ces lieux: mon sang, rallenti, prend dans mes veines la douceur du mouvement des ruisseaux qui arrosent ces gazons; & les passions n'ont plus sur mon ame que l'effet du zéphyr, qui semble jouer mollement entre les branches de ces arbres touffus.



CHAPITRE XX.

L'AUTRE CÔTÉ

DE LA GALERIE.

LE préfet reprit bientôt le fil de son discours. La rapidité avec laquelle il parcouroit la galerie me laissoit à peine le temps de jeter un coup d'œil sur les tableaux divers dont il m'expliquoit le sujet. Je ne l'avois point encore vu, & depuis je ne le vis point parler avec autant d'action. Son visage s'étoit enflammé, ses yeux jettoient des éclairs, & ses paroles précipitées tar-
doient encore à son empressement.

La langue, les mœurs, les loix des Romains, disoit-il, s'étoient répandues par toute la terre. Les nations, conquises & policées, devenoient membres de l'empire; & tous les peuples connus ne formoient qu'une famille. Par quelle fatalité la paix qu'Auguste leur avoit donnée, & qui sembloit inaltérable, fut-elle de si courte durée? Le genre humain ne fit que respirer, & fut bientôt frappé de nouvelles plaies. Quand Rome n'eut plus de royaumes à subjuguier, elle eut des rebelles à soumettre. Différentes nations, imaginant une grande félicité ou une grande



gloire à se séparer du corps de l'empire, se révoltèrent en Europe, en Asie, en Afrique : toutes furent contenues. Ainsi, la plupart des peuples, jadis attaqués & défaits, alors agresseurs & réprimés, continuèrent d'être précipités de malheurs en malheurs : &, des tableaux suivans, ceux qui représentent les moments les plus célèbres des premiers empereurs, continueront de t'offrir des spectacles toujours sanglants. Trois règnes, celui de Titus, celui d'Antonin, celui de Marc Aurèle, furent trois beaux jours dans un hiver rigoureux.

Ces

Ces temps, néanmoins, étoient des temps de paix, eu égard aux siècles qui avoient précédé & qui suivirent. L'empire étoit comme un corps bien constitué, mais qui pourtant effuie quelques indispositions, & annonce qu'il n'est pas loin de son déclin.

Tandis que les Romains, d'abord pour s'accroître, ensuite pour se maintenir, & quelquefois pour s'enrichir, tenoient la terre en allarmes, abaissoient ce qui prétendoit s'élever, & pénétroient par-tout où l'éclat monroit de riches dépouilles; vers le Nord, dans ces climats glacés

Partie I.

L

où la nature ne semble parvenir qu'en expirant, s'élevoient & se multiplioient, au sein de la paix & du silence, des nations qui devoient un jour abbattre l'orgueil des maîtres de l'univers. Trois siècles n'étoient pas encore écoulés depuis la paix d'Auguste, lorsque, du temps de Valérien, l'espoir trompeur d'une vie plus commode & plus heureuse arma ces peuples grossiers. Les voilà qui sortent de leurs repaires, s'assemblent en tumulte, marchent en désordre, & montrent le chemin aux effroyables multitudes qui se suivirent de siècle en siècle.

Ces ennemis étrangers survenant aux rébellions internes qui déchiroient l'empire , ébranlèrent le colosse. Il résista pourtant quelque temps au poids qui l'entraînoit vers sa chute ; & , tantôt menaçant ruine , tantôt relevé , il sembloit quelquefois sur le point de s'affermir de nouveau.

Entre les empereurs qui successivement se signalèrent contre les Barbares , Probus contribua le plus à soutenir la majesté du nom Romain. Vaillant , mais encore plus humain , il détesta la guerre & la fit toujours. Re-

L ij

marques-tu, dans le tableau que tu as sous les yeux, ce vieillard chauve, son air de candeur, sa physionomie respectable, sa simplicité dans tout ce qui l'environne? C'est ce même Probus représenté dans l'instant où, voyant les ennemis de Rome abbaissés, plein de l'image de cette paix générale qu'il desira toujours, il disoit: *Encore quelques jours, & l'empire n'aura plus besoin de soldats.* Paroles qui le rendoient dignes de la vénération de toute la terre, & qui le firent assassiner. Les temps passèrent, les efforts de Barbares redoublèrent, & le sang continua de couler.

Cependant , les ennemis de Rome s'aguerrirent, & ses défenseurs dégénérent. Ce qui y contribua le plus, fut le faste qui, multipliant les besoins, force le citoyen à rapporter tout à son intérêt propre; l'ineptie de la plupart des empereurs, qui jetta dans les cœurs un engourdissement que peu d'années établissent, & que des siècles entiers ne peuvent dissiper; peut-être aussi la lassitude des esprits; car cette cupidité, cette ambition, cette hauteur, disons mieux, cette grandeur Romaine étoit dans l'ordre des choses un effort excessif, qui, comme une

maladie épidémique parvenue à son plus haut point, doit nécessairement tomber par degrés.

Quoi qu'il en soit, un siècle & demi après leurs premières invasions, les Barbares commencèrent à faire des progrès réels, & à démembler l'occident de l'empire. Au milieu des troubles qui s'excitèrent alors, s'établirent quelques royaumes qui subsistent encore aujourd'hui : C'est ainsi que ces tremblements de terre, qui, en soulevant l'Océan, submergent des régions entières, font aussi naître de nouvelles isles au milieu des flots.



Voilà les Goths, qui, après avoir traversé les armes à la main une partie de l'Asie & toute l'Europe, s'établissent en Espagne : les Anglois, peuples de la Germanie, qui passent dans la grande Bretagne pour la secourir, & l'envahissent : les Francs, autres Germains, qui viennent délivrer la Gaule du joug des Romains, & lui font subir le leur. Dans ces temps malheureux, Rome subit elle-même le sort qu'elle avoit fait éprouver à tant d'autres villes; elle est pillée & saccagée à diverses reprises.

Mais les tableaux suivants te

L iv

présentent, dans un point de vue encore plus effrayant, des régions dévastées, des campagnes arrosées de sang, & des villes en cendre. Ce sont les exploits d'Attila, & ses courses rapides dans la Macédoine, la Mysie, la Thrace, l'Italie, & presque par toute la terre qu'il ravagea. Tant d'horreurs, émanées en détail de divers conquérants, en eussent fait autant de héros : émanées d'un seul, elles en firent un homme affreux. C'est ainsi que les vertus guerrières se montrent telles qu'elles sont, & deviennent horribles quand elles se concentrent.

DE LA GALERIE. 169

Pendant les ravages d'Attila, quelques habitants d'Italie, fuyant sa fureur, se réfugient sur le bord de la mer Adriatique. Considère dans ce tableau ces hommes pâles, ces femmes échelées, ces enfants éplorés. Les uns se cachent entre les rochers; les autres se construisent des retraites souterraines dans ces îles désertes; quelques-uns montent sur les hauteurs, & de toute l'étendue de leur vue regardent si l'impitoyable conquérant, dont le nom seul les fait frémir, ne les poursuit pas encore dans ces plages si peu faites pour servir d'habitation aux hommes. De toute part, tes yeux n'apperçoi-



vent que désolation & frayeur :
bientôt pourtant, sur ces tristes
débris, va naître & s'élever la
superbe Venise.

Peu de temps après, le der-
nier coup est porté à l'empire
d'Occident. Tyrannisé par ses
maîtres, déchiré par des factions,
affoibli par des pertes continuel-
les, pressé enfin par une fatale
destinée, il chancelle sous quel-
ques empereurs, & tombe sous
Augustule. Rome & l'Italie, suc-
cessivement en proie à deux bar-
bares, sont ensuite réunies à
l'empire d'Orient, dont bientôt
de nouveaux malheurs les dé-
tachèrent.



Deux siècles s'écoulèrent dans ces cruelles vicissitudes, lorsqu'un nouveau fléau, Mahomet, s'éleva du côté de l'orient. On ne le vit d'abord que comme un fourbe digne de mépris; mais il avoit une intelligence capable des plus grandes choses, & une audace qui le portoit aux plus hautes entreprises. On reconnut jusqu'où il pouvoit aller, lorsqu'il ne fut plus temps de s'opposer à ses progrès. Il dévasta une partie de l'Orient; &, sur ces débris, fonda le royaume des Khalifes. Les peuples qu'il soumit par la force des armes, il se les attacha par la séduction; &, plus funeste encore

à l'humanité que tous ces héros dont le pernicieux éclat passe avec eux, il souilla le genre humain d'une tache qui probablement ne s'effacera jamais.

En Occident, les infortunes des Romains se renouvellent. Les Lombards désolent l'Italie: les Maures s'établissent en Espagne, d'où ils menacent les François: de nouveaux effaims de Barbares font sur le point de se jeter sur les plus belles parties de l'Europe.

En ce temps, du sein de la France, fortit un prince plein de génie & de cette ardeur mi-

litaire qui, dans le calme, eût amené la tempête; mais qui, trouvant l'orage formé, comme un vent impétueux, le dissipa: c'étoit Charlemagne. Dans ce tableau, il réprime les Sarrasins; dans cet autre, il subjugue l'Allemagne; plus loin, il éteint en Italie la domination des Lombards, fonde la puissance temporelle des Papes, & reçoit la couronne de l'empire d'Occident.

L'empire de Charlemagne ne tarda pas à se délabrer. Les partages des princes, & l'ambition de quelques chefs, en détachent des peuples entiers. Des empereurs foibles ou avarés donnent

ou vendent la liberté à d'autres. Le reste obéit à des maîtres particuliers : le souverain garde à peine le titre & l'ombre de l'autorité.

Remarques-tu cette bataille ? vois-tu cette nombreuse armée défaite par 1500 hommes ? C'est l'époque de la liberté du corps Helvétique. Membres de l'Empire, mais écrasés par des tyrans, les Suisses secouent le joug, & se forment un gouvernement dont on ne peut trop admirer la sagesse. Leur commerce ne s'étend qu'au nécessaire : ils n'ont de soldats que pour leur sûreté, encore ne s'aguerrissent-ils que

chez les autres nations : une paix constante règne dans la république. Sans convoitise, sans jalousie, sans ambition, la liberté & le nécessaire leur suffisent. C'est le peuple qui parle le moins de philosophie, & qui est le plus philosophe.

Tandis que le nouvel empire d'Occident se déchire, celui d'Orient s'éteint. Tu vois sortir du fond de l'Asie le dernier essaim de Barbares qui doit fondre sur l'Europe. Il s'avance : & semblable à ces masses énormes qui acquièrent plus de force à proportion qu'elles se précipitent de loin, il accable Constantino-



ple, & envahit l'empire d'Orient,
qu'il occupe encore aujourd'hui.

Tel est le tissu désastreux de l'histoire abrégée du genre humain : la foule des détails n'est qu'une foule de malheurs moins célèbres. La totalité des nations, sur-tout des nations Européenne, est comme une masse de vif-argent, que l'impression la plus légère met en mouvement, que le moindre choc divise & subdivise, & dont le hasard réunit les parties en mille manières différentes. Qui trouvera le moyen de les fixer?

Fin de la première Partie.

§

108827

AB: 108827

X2577065





Tiphaigne de La
Roche

W. H. Franke



Tiphaigne de La Roche, Ch. Fr.

GIPHANTIE.

PREMIERE PARTIE.

